

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

# LE RÉVEIL

POLITIQUE—THEATRE—LITTÉRATURE—BEAUX-ARTS

VOL. VIII.

MONTREAL, 4 JUIN 1898.

No. 177

## SOMMAIRE

Notre journal, *La Direction* — Le port de Montréal, *Vieux-Rouge* — A. N. Montpetit, *Amicus* — Le dessus du panier, *Cocardasse* — Coups de crayon, *Rigolo* — L'école et la jeunesse criminelle, *Universitaire* — L'idée latine, (A SUIVRE) *Intérim* — FEUILLETON : De toute son âme, *René Bazin*.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous adresserons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet.

## NOTRE JOURNAL

La direction du RÉVEIL est heureuse de pouvoir annoncer à ses fidèles abonnés que le travail commencé il y a quelques mois, par les zélateurs de l'œuvre entreprise il y a six ans aujourd'hui, est à la veille d'être couronné de succès. On a réussi à grouper les amis de la liberté de parole et de pensée, qui veulent ressusciter l'ancien journal condamné par M. Fabre, aujourd'hui décédé, et donner au RÉVEIL le ton qui lui convient : c'est-à-dire celui du *Canada-Review*.

Il reste un certain montant d'actions qui n'est pas souscrit. Comme tout le travail fait par nos amis a été tenu secret jusqu'à ce jour, nous n'avons pas voulu en souffler mot nous-même jusqu'au moment où nous avons été delié de l'engagement que nous avons pris.

Ceux de nos lecteurs qui voudront avoir des renseignements peuvent s'adresser au directeur qui les leur donnera.

LA DIRECTION.

## LE PORT DE MONTREAL

Il se joue à propos de notre port une comédie dont les auteurs se sont montrés bien mal avisés mercredi, à la séance de la commission du hâvre. Il ont laissé voir les dessous et la question est virtuellement entrée dans la période de la crise. Tant mieux. Depuis trop longtemps certains commissaires pouvaient, sous le couvert de raisons plus ou moins plausibles, lutter contre le progrès, le développement de l'Est, masquer sans trop d'effort leur hostilité contre la partie française de la ville. En cela, ils servaient surtout leurs intérêts privés.

Mercredi, le maire Préfontaine résolut de nettoyer cet échiquier d'intrigues. Il y avait d'ailleurs urgence, car la session va bientôt finir et le ministre des Travaux Publics avait déclaré que le gouvernement, avant d'agir, désirait connaître le sentiment de la commission du hâvre.

Connaître le sentiment de la Commission!!! Mais citons d'abord ce qui s'est passé à la séance.

Prenant au mot l'hon M. Tarte, le maire Préfontaine proposa la résolution suivante :

"Attendu que les commissaires du hâvre de Montréal, dans le but d'améliorer le hâvre et de répondre par là aux besoins du commerce de ce pays, ont soumis au gouvernement un projet de disposition des finances qui, s'il est accepté, mettra la commission du hâvre en état de faire telles améliorations sans augmenter le chiffre des intérêts qu'elle a à payer ;

"Attendu que le gouvernement a informé la commission du hâvre qu'il ne pouvait pas, pour le présent, accepter telle proposition, mais qu'il consentait à lui avancer \$2,000,000 à 3 p. c. payable semi-annuellement, en échange des débetures offertes par la commission, pour la même somme, remboursable en 25 ans, en outre de la balance qui doit lui être accordée en vertu de la loi de 1896, et que, sous les conditions suivantes :

"Qu'une certaine somme soit employée à la construction de cales-sèches et de quais à eau profondes propres à l'érection d'élévateurs, en bas de la section 33 du port de Montréal, la balance de l'argent devant être employée à l'exécution du plan No 12a ;

"Résolu : Qu'en raison de l'absolue nécessité de commencer et terminer le plus rapidement possible les améliorations nécessaires du hâvre, la dite proposition du gouvernement soit acceptée à la condition que \$750,000 seront dépensées en bas de la section 33 du port, pour l'établissement de cales-sèches et de quais à eau profonde-propres à la construction d'élévateurs à grains, où les compagnies de chemins de fer pourront avoir accès, et que \$1,900,000 seront dépensées pour l'exécution du plan No 12a, avec une entente que si une plus forte somme est requise pour compléter le port national du Canada, on y pourvoira plus tard, sans augmenter le chiffre des impôts sur le commerce du port."

Ont voté contre cette résolution qui rendait justice à tous, et réglait admirablement la distribution de l'argent : MM. Allan, Thomson, Bickerdike, Torrance, Farrell, et LEMAY.

Lemay, l'homme cher au cœur de la clique du *Witness*, un conservateur d'hier, un personnage qui est arrivé aussi étrangement à la commission du hâvre que certains de ses amis à d'autres postes.

Battus, les Canadiens-français, par une seule voix : celle d'un des leurs.

Contre nous, aussi, Bickerdike, un autre exécutif des œuvres de nos ennemis à Montréal et à Ottawa.

Farrell a suivi tout logiquement — ne lui avait-on pas également donné ordre de voter contre l'Est ?

On voulait connaître *les sentiments de la commission*, chose qu'on connaissait peut-être aussi bien que feu McGreevy connaissait la teneur des soumissions... avant leur ouverture.

Voilà donc la partie est de Montréal peut-être privée pour un an de travaux reconnus urgents et *logiques* par tous ceux

qui s'y entendent. La comédie va donc durer encore un an ; l'Île aux Millions va donc pouvoir justifier la prédiction de quelque un qui croit qu'elle s'appellera un jour l'Île aux Milliards ; les gros accapareurs de l'Ouest vont donc entrevoir la possibilité de tout dépenser dans le cul-de-sac où se trouvent leurs intérêts mais où ceux de la navigation sont étouffés par des obstacles opposés par la nature elle-même.

Comme on l'a fort bien dit : Le plus étrange dans toute cette affaire, c'est que les commissaires qui se sont prononcés contre les travaux dans l'Est et la construction de cales-sèches, représentent justement les intérêts de ceux qui, il y a quatre ans, pétionnaient le gouvernement pour obtenir ces mêmes cales-sèches. Celles-ci sont absolument indispensables et la commission en voterait immédiatement la construction si on voulait les construire dans l'Ouest ; quelque part autour des bureaux des grandes compagnies. Mais dans l'Est : jamais.

Le *Witness* est plus que jamais violent dans ses attaques contre les bassins dans l'Est ; nous n'en sommes pas surpris, sachant qui l'inspire. La *Patrie* se prononce en faveur de l'Est, et c'est bien là ce qui nous rend perplexe. Dit-elle ce qu'elle pense ? Ses maîtres jouent-ils un jeu franc ? Sa sortie contre le *Witness* est-elle oui ou non une manœuvre ? Nous sommes témoin. depuis deux ans, de tant de duplicité que le doute nous vient malgré nous. Cependant nous voulons bien croire ce journal et rejeter cette mauvaise pensée qu'il y a eu collusion entre la majorité de la commission du hâvre et ses gens.

Mais ce qui a paru étrange, c'est que ceux qui représentent le gouvernement dans la commission aient voté contre l'Est

aient même déployé un zèle pour le moins intempestif dans l'attaque. Représentent-ils réellement le cabinet d'Ottawa ? Ont-ils reçu le mandat impératif d'agir de la sorte ? Servent-ils de paravent à des ministres qui n'osent attaquer ouvertement l'Est ?

Au moins ne sont-ils les créatures que des magnats de l'Ouest ?

Voilà certes de quoi intriguer le public, et il faudra de toute nécessité que le gouvernement prenne sans retard un moyen quelconque de dissiper tout soupçon et, bien plus, d'intervenir. Il y a plusieurs moyens : si les doux et les conciliants ne réussissent pas, eh bien ! qu'il emploie la grande ressource du *boycottage* qu'il peut exercer contre la commission.

M. Tarte a voulu savoir le sentiment de la commission ; à son tour le public désire que le gouvernement lui dise le sien et cela sans ambages ni faux-fuyants.

Montréal ne peut pas toujours rester virtuellement la chose de quelques personnes intéressées à sacrifier le tout à la partie.

Et le gouvernement ne peut pas toujours être représenté par des hommes qui, s'il faut en croire la *Patrie*, ne partagent pas le sentiment du cabinet.

L'agitation est commencée à Montréal pour seconder l'énergique attitude du maire ; déjà un grand club a pris position et tout indique que si justice n'est pas rendue à l'Est il y aura du bruit à Landerneau.

M. Préfontaine n'est pas homme à se laisser ni endormir ni jouer ; il a avec lui la masse de la population et il faudra bien que la commission du hâvre revienne à un autre sentiment.

Nous le répétons avant de terminer : le gouvernement doit bien se garder de mettre les gens sous l'impression qu'il ne joue

pas un jeu franc. Ce serait fatal. Déjà, par-ci par-là il y en a trop qui ne sont pas trop rassurés sur les agissements de certains ministres — il faut donc de toute nécessité qu'il agisse "NET ET SEC."

VIEUX-ROUGE.

POST-SCRIPTUM — Depuis que ce qui précède a été écrit, M. Préfontaine a porté aux Communes la question des améliorations dans l'Est. Il a remporté d'emblée son point et s'est acquis un immense titre à la reconnaissance de tous ceux qui veulent justice et progrès.

Vous verrez qu'il ne se sera pas trompé, celui qui prédisait dans ces colonnes, en février, que M. Raymond Préfontaine serait le maire le plus brillant, le plus habile et le plus fécond en résultats grandioses.

V. R.

### VOUS LE VERREZ BIEN

Vous avez pris bien des remèdes et votre rhume s'aggrave. Prenez du BAUME RHUMAL qui vous guérira certainement. En vente partout 25c la bouteille. 72

## A. N. MONTPETIT

Notre littérature vient de perdre un maître, notre race l'un de ses plus brillants enfants et le REVEIL un franc et dévoué ami.

On connaît l'œuvre abondante et utile de l'ami disparu : on se rappellera toujours qu'il fut à la fois le historien et le poète de nos poissons canadiens. Il fut vraiment le spécialiste, le Buffon du genre. Mais son talent fut universel, il toucha à presque toutes les catégories des travaux de l'esprit et toujours il y laissa ce cachet de supériorité qui le place parmi nos classiques.

A. N. Montpetit fut un grand patriote et l'une des meilleures preuves qu'il en donna fut bien cet amour du foyer domestique qui ne se démentit jamais et cet essaim d'enfants si intelligents qu'il donna à son pays.

Madame Montpetit fut la dévouée la discrète et affectueuse collaboratrice de cette carrière si bien remplie, qui depuis sa fin inspire tant de commentaires élogieux aux journaux des deux langues d'ici et des Etats-Unis.

Nos sentiments les plus sincères de sympathie sont offerts à la belle et vaillante famille qui va continuer les traditions du disparu.

AMICUS.

### L'INSOMNIE

Si votre toux vous empêche de dormir prenez du BAUME RHUMAL, vous ne tousserez plus et vous dormirez, 25c la bouteille.

## LE DESSUS DU PANIER

Dans notre dernier numéro nous avons appris comment se font les prêtres. Aujourd'hui nous allons voir ce qu'il en coûte pour être canonisé. Ces petites études glanées un peu partout ont assurément leur charme.

On peut obtenir le nom de saint par l'entremise du pape, mais il en coûte gros pour être canonisé à Rome et s'il faut aimer la pauvreté pour être saint pendant sa vie, il faut avoir des amis bien riches pour être inscrit, après sa mort, par le pape, sur la liste des saints honorés dans l'Eglise romaine.

Une canonisation coûte plus de deux cent mille francs, ce qui permet à un prélat de dire après le procès de saint Benoit Labre le mendiant : "Le plus étonnant miracle accompli par ce pauvre est d'avoir trouvé l'argent nécessaire à sa canonisation."

Les frais sont acquittés par un Etat, un ordre religieux, un diocèse. Quand une famille veut à elle seule payer l'aurole d'un de ses membres, elle risque de mourir de faim avant le succès. Le prince Falconieri demanda ainsi la canonisation de sainte Julienne, sa parente. Et le soir de l'illumination de St Pierre, pendant que le peuple célébrait la fête, le vieux patricien ruiné réunit ses enfants et leur dit : "Soyez désormais des anges, mais pas des saints, cela coûte trop cher."

La taxe n'est en rien mystérieuse. Elle a été publiée par ordre de Benoît XIV et n'occupe pas moins de vingt feuillets grand in-4o. Elle est insérée dans le grand ouvrage de 1741 intitulé : *De la béatification et de la canonisation des saints*.

Quelques détails de ce tarif sont curieux. Il faut donner au pape un portrait du nouveau saint. Ce cadeau est payé dix mille francs. Les cardinaux ont droit à des tableaux plus petits évalués en bloc à douze mille francs avec les images gravées qu'il convient de distribuer à la foule. La vie du saint reliée honnêtement coûte onze mille cents francs. L'offrande au sacriste de St-Pierre est de huit mille cent soixante francs. La Propagande réclame seize mille cent vingt deux francs et la bulle coûte trois mille quatre cent quatre-vingt-sept francs.

\*\*\*

Les journaux anglais sont, en ce moment, fort préoccupés de savoir si une femme peut remplir, dans une église, les fonctions de bedeau.

Le sacristain de la petite paroisse de Finchley étant mort récemment, sa fille, âgée de 26 ans, robuste, bien élevée, de mœurs exemplaires et remarquablement sobre, demande à lui succéder et fait observer que, depuis six mois, elle remplaçait déjà, à la satisfaction générale, l'ancien titulaire retenu loin du temple par la vieillesse et les infirmités.

On fait à sa candidature quelques-unes des objections qui frappaient l'esprit du public parisien dans la récente affaire de Mlle Chauvin. On dit notamment que les bedeaux, comme les avocats, portent des insignes spéciaux qu'il serait difficile, peut-être même ridicule, de combiner avec le costume féminin. Le conseil de la fabrique de Finchley va être appelé, ces jours-ci à prendre une décision.

Peut-être voudra-t-il s'inspirer du libéralisme qui règne déjà en Amérique, où les femmes sont admises aux fonctions non seulement de bedeaux, mais de ministres. On ne connaît pas, en effet, moins de 200 Américaines régulièrement ordonnées, et le nombre des évangélistes et des prêcheuses est encore trois fois plus considérable. L'Église des disciples compte 46 ministres-fem-

mes ; celle des universalistes, 40 ; les baptistes libres, 38 ; les unitariens, 24 ; les congrégationalistes, 23 ; les frères unis du Christ, 21 ; les méthodistes, 8. La religion israélite s'est montrée jusqu'ici moins accueillante pour les femmes ; pourtant une jeune juive, Mrs Salomon, vient de faire ses débuts comme " rabbine " au Sinai Temple de Chicago.

\* \* \*

Le recensement chez les paysans russes n'est pas pour eux une cérémonie de peu d'importance.

Les paysans de certains districts sont convaincus que le but de cette opération diabolique — c'est ainsi qu'ils qualifient le recensement — est de faire la distinction entre les justes et les pêcheurs et que, l'opération terminée, il tombera du ciel des boulets ou obus célestes qui, en éclatant, tueront tous les pêcheurs.

Dans d'autres districts, les jeunes filles questionnées sur leur âge, et leurs noms et prénoms se mettent à pleurer et à sangloter et ne répondent pas. Les mères versent aussi des torrents de larmes et s'écrient : " Oh, mon Dieu ! faut-il donc que les âmes angéliques des petits enfants soient inscrites sur le registre de Satan ? " Et ce disant ces bonnes femmes s'arrachent les cheveux et font le signe de la croix.

Les plus avancés des paysans ont la ferme conviction que le but du recensement est de faire connaître au gouvernement le nombre de soldats qu'il peut mobiliser en cas de guerre. Mais la plus comique des suppositions faites par les paysans est celle-ci : ils croient que, dans une province éloignée de l'empire, il y a manque de femmes et que le gouvernement compte y envoyer toutes les vieilles filles, qui trouveraient ainsi tout de suite à se marier.

Aussi il y en a là quelques-unes qui répondent avec empressement aux questions des recenseurs !

\* \* \*

La bénédiction envoyée par le pape aux Espagnols inspire cet excellent article à l'*Aurore* :

Au commencement de la guerre hispano-américaine, le pape Léon XIII n'a pas hésité de dire de quel côté étaient ses sympathies. Il a ac-

cordé sa bénédiction aux armes espagnoles et a exprimé le vœu qu'elles remportassent une victoire éclatante sur les armées américaines.

Nous n'avons rien à redire à cela ; et il aurait été étrange qu'il en fût autrement. L'Espagne est restée la fidèle esclave de Rome, elle a permis au clergé de la dominer, pour devenir pauvre et impuissante. Jusqu'à tout dernièrement, elle n'a pas voulu tolérer la Bible. Il n'y a pas si longtemps que l'on cherchait d'empêcher la dédicace d'un temple protestant à Madrid rétablissement de la très sainte Inquisition. Le pape qui naturellement croit que l'Eglise romaine est la seule vraie, ne peut que favoriser une nation restée fidèle aux vieilles traditions, que la plupart des autres pays d'Europe ont rejetées.

Mais s'il est désirable de protéger l'Espagne et de lui manifester de la sympathie, on ne peut pas oublier qu'il y a de huit à dix millions de catholiques romains dans la grande, riche et puissante république américaine, et qu'ils sont, pour la plupart, citoyens de ce grand pays. Que faire ? Le pape devait-il commander aux évêques des Etats-Unis qu'on offrît dans toutes les églises des prières à Dieu, par l'entremise de la Sainte Vierge et de tous les saints, pour le triomphe des armes espagnoles. Pour être conséquent et logique, c'est bien ce que Léon XIII aurait dû faire.

En a-t-il agi ainsi ? Les journaux des Etats Unis nous apprennent le contraire. Les archevêques viennent d'adresser une lettre collective au clergé et aux laïcs, lettre approuvée par Mgr Martinelli, délégué apostolique. On fait d'abord allusion à la guerre, aux causes qui l'ont amenée, à la patience du président McKinly et l'on finit par dire : " Nous, membres de l'Eglise catholique, sommes loyaux à notre pays et à notre drapeau, et prêts à obéir aux décrets du chef de la nation... Implorons donc fidèlement le Dieu des batailles qu'il couronne de succès nos armes et sur terre et sur mer, qu'il empêche l'effusion inutile de sang et qu'il ramène bientôt la paix. "

On ordonne à tous les prêtres d'offrir une prière à Dieu "pour le succès glorieux de notre drapeau. Que Dieu benisse et conserve notre pays dans cette grande crise, le couronne de victoire et d'honneur, et accorde sa paix à tous ses habitants."

Voilà une singulière situation : Le chef de l'Eglise qui implore le Dieu des batailles en faveur de l'Espagne, et le haut clergé de son Eglise aux Etats Unis, qui implore le même Dieu d'anéantir les armées et la flotte espagnoles pour donner victoire aux Américains.

Pour ceux qui suivent la marche des événements depuis quelques années, il n'y a rien d'étonnant dans la conduite du pape et de la hiérarchie. Nous n'avons ici que la répétition de la même vieille histoire. La politique du Vatican est guidée d'après ce principe : " Il faut régler sa montre sur les horloges du pays où l'on vit. "

Le cardinal Gibbons a toujours été assez sage pour comprendre que la politique d'un Pie IX ou d'un Lallèche aurait dans quelques années renversé l'Eglise romaine aux Etats-Unis. Heureusement pour l'Eglise, le pape est un homme éclairé et il a su mettre de l'eau dans son vin chaque fois qu'il la fallu. Ayant condamné les Chevaliers du Travail, aux Etats-Unis comme au Canada, les évêques des Etats-Unis lui ont fait comprendre tout ce que cette mesure aurait de désastreux pour les intérêts de son Eglise. Aussi a-t-il retiré le décret de condamnation, mais pour les Etats-Unis seulement. Dans la question des écoles il en a fait autant,

Il ne serait pas nécessaire d'être bien clairvoyant pour comprendre ce qui résulterait pour l'Eglise de Rome aux Etats-Unis si les catholiques romains se rangeaient du côté de l'Espagne. Ce serait la destruction du romanisme. Malgré le mandement des évêques, il y en aura encore assez qui se rangeront du côté de leur Eglise et Rome en souffrira. Jetons de la poudre aux yeux en demandant que l'on prie pour le succès des armes américaines, se sont dit les évêques. Et c'est ainsi que Rome joue son jeu.

COCARDASSE.

Nous lisons dans un journal :

Le bœuf se vend actuellement \$2.50 la livre à Manille, îles Philippines.

"Cela montre que le blocus de l'amiral Dewey est efficace.

Efficace... pour ceux qui sont "dehors," peut-être ; ceux qui sont "dedans" doivent être d'un autre avis.

Cela rappelle bien le rapport d'un général qui avait "essayé" des fusils en canardant des mécontents : La nouvelle arme a donné pleine satisfaction... "

Aux morts et aux blessés... ?

LA LIGNE DROITE,  
c'est le plus court chemin. Le BAUME RHUMAL guérit ainsi les affections pulmonaires. 71

# COUPS DE CRAYON

Peace with Pesetas ! il n'y a plus moyen d'en sortir.

Si les libéraux vrais avaient la centième partie du *pluck* du sénat, il y aurait changement à vue sur la scène politique.

Derniers actes administratifs du Grand Cabinet de Québec : deux diners de Liliputiens de langue différente.

Notre journalisme quotidien tombe de plus en plus dans l'almanach... isme. Si, au moins, il supprimait les illustrations.

Ça manque un peu de Nulty depuis quelques jours. Tournons nos yeux vers St-Canut, maintenant.

Un mot d'un ultra :

— Ils se disent démocrates et n'emploient que des mots aristos. Ainsi pourquoi au lieu d'urne électorale ne pas dire pot surtout quand il s'agit de Chambre ?

Enfin le rêve de ceux qui voulaient un conseil municipal pour gouverner la province de Québec est accompli ; pas possible pour un cabinet d'être plus microscopique que celui que nous possédons.

Le stratéliste de la *Presse* a retrouvé le vaisseau de guerre l'*Indiana* perdu la semaine dernière. Il était dans la pochette de son gilet. Ceci est une primeur.

Le Gris Pommelé se range : on ne le voit plus ; les fameux bicycles sont remisés ; le *John Pratt* est dans le vague. La *Patrie* peut-elle nous dire ce que cela signifie ?

— Le vicaire de la rue St-Hubert est-il séculier ou régulier ?

— C'est un séculier qui est aussi régulier que n'importe quel prêtre de l'évêché.

Les funérailles du regretté Thomas Nulty ont été célébrées la semaine dernière à Rawdon avec tous les honneurs dûs à la situation élevée que l'intéressant fratricide occupait lors de son trépas subit et inattendu.

L'ami Grenier qui se croit bien fort en fait de réclame n'est pas une paille d'avoine comparé à notre saint archevêque. En voilà un qui ne laisse pas se verdegriiser l'embouchure de la trompette à renommée.

On dit que l'incursionniste de la rue St-Hubert, dont nous avons signalé les exploits, a failli se faire *bottledruppé* ces jours derniers. Gare, sans jeu de mot, au mari mac... ontent, comme on prononce dans le Nord.

M. Tardivel n'a pas perdu au change en devenant libéral : sa *Vérité* vient de s'attifer en neuf L'ex-saint homme n'est pas de ceux qui ne savent pas distinguer entre des épinards au beurre et l'herbe angélique.

L'amiral George Dewey de l'escadre américaine, qui a remporté la brillante victoire que l'on sait sur la flotte espagnole à Manille, est un descendant de la famille française Douay, qui a donné plusieurs générations à la France.

Le jeu de cache-cache auquel se livraient ces braves Espagnols retarde mais ne change aucunement le dénouement inévitable. La note à payer sera plus grasse, voilà tout. Ce jeu ressemble à celui des débiteurs qui plaident pour gagner du temps.

Hosannah ! les temps ne sont pas durs pour tout le monde. Nous lisons dans un journal d'Ottawa :

Les sœurs du Précieux Sang ont fait l'acquisition du château McKay, situé sur le bord du canal, près du pont tournant, rue Bank. Le prix d'achat a été de \$20,000. Les religieuses de cet ordre commenceront incessamment à équiper l'établissement en un monastère.

Nous conseillons fortement à nos lecteurs qui désirent aller passer quelques agréables heures hors Montréal, par ces beaux et chauds jours d'été, d'aller à l'hôtel Canada à Charlemagne. Les propriétaires, MM. Bonenfant et frère ont réuni là tout ce qui peut procurer amusement et délasserment, sans compter une table fort bien servie et un choix de consommations de premier ordre.

Entendu l'autre jour :

—Oui, le gouvernement Laurier se compose des hommes les plus capables, les plus forts du pays.

—C'est bien possible, mais ce qu'il font me rappelle ceci. Un jour, j'avais engagé pour scier mon bois les deux hommes les plus forts de la ruelle XXX. Le soir venu, je leur demandai si c'avait bien marché : "Non, pau toute !" — "Pourquoi ?" — "Ben, vous savez, lui s'est mis d'un bout de la scie et moi de l'autre et on s'est trouvé fort à fort. Y a pas voulu céder, ni moi non plus. . .

RIGOLO.

### LES BONNES DECOUVERTES

Sont celles qui comme le BAUME RHUMAL soulagent l'humanité en guérissant le rhume, la grippe, la coqueluche, et la consommation. 70

## L'ÉCOLE ET LA JEUNESSE CRIMINELLE

Le progrès de la criminalité dans la jeunesse est une question qui reste à l'ordre du jour. Chaque statistique nouvelle la pose avec une instance plus pressante devant la conscience publique. On n'a pas oublié l'émouvant article de M. Alfred Fouillée dans la *Revue des deux mondes*. Nous trouvons aujourd'hui une consultation plus intéressante encore dans la *Revue pédagogique* due à la plume de M. Tarde qui joint l'autorité d'un statisticien de premier ordre à celle d'un philosophe éminent. Elle apporte des renseignements si abondants et si précis qu'elle nous permet de sortir enfin des déclamations va-

gues et des récriminations passionnées en déterminant plus nettement les causes véritables de cet accroissement des jeunes criminels et, par suite, les responsabilités.

Il y a deux parties dans cette lettre de M. Tarde à M. F. Buisson, ancien directeur de l'enseignement primaire et professeur à la Sorbonne : une partie philosophique dont on pourrait longuement discuter : une partie en quelque sorte mathématique dont les conclusions s'imposent avec une irrésistible évidence. Ces conclusions tendent à dégager d'une façon assez inattendue la responsabilité de l'école moderne ou républicaine. M. Tarde s'est appliqué à répondre à ces deux questions : Le régime scolaire établi par les lois de 1882 doit-il être tenu pour responsable du développement de la précocité criminelle dont on s'alarme justement ? L'école nouvelle fait-elle tout ce qu'il faudrait pour enrayer efficacement ce sinistre progrès ? Ce sont là deux questions fort distinctes et que la passion et la polémique ont le tort de confondre. Les réponses qu'y fait M. Tarde apparaissent non seulement comme dictées par la science la plus scrupuleuse mais encore par le sens commun. Sans condamner les efforts du passé, elles encourageront encore plus les progrès à faire dans l'avenir.

Le premier point établi par l'éminent statisticien est que depuis 1830 jusqu'en 1880, c'est-à-dire bien avant les lois scolaires sépublicaines, la criminalité a quadruplé chez les enfants mineurs, au moins pour les garçons. De plus cet accroissement se fait de période en période d'après une progression accélérée, ce qui explique qu'il se trouve plus fort dans la dernière. Mais il est clair qu'il n'y a pas là un phénomène républicain ou récent, mais un phénomène séculaire dont la raison d'être se trouve dans de causes morales et économiques déjà anciennes et très générales, causes qui ont déjà agi d'une façon délétère sur quatre ou cinq générations avant d'agir sur la dernière venue. Si des crimes on passe aux suicides, toujours en restant dans le jeune âge, la progression est la même ; de 1836 à 1880 la proportion a été de 200 p. c., tandis que celle des suicidés majeurs atteignait 243 p. c. Evidemment, l'école laïque n'est pour

rien dans ces chiffres, puisqu'elle n'existait pas.

Le phénomène n'est pas seulement ancien, il est encore universel. Il se constate chez tous les peuples civilisés, et c'est la seconde observation de M. Tarde. En Allemagne, d'après la statistique de l'empire allemand, de 1888 à 1893, le nombre des condamnés de tout âge s'est élevé de 21 p. c. et celui des adolescents, entre douze à dix-huit ans, de 32 p. c. En Italie, en Amérique, l'accroissement de la jeune criminalité est encore plus considérable. C'est bien à tort qu'on a dit et répété chez nous que l'Angleterre faisait exception. Les Anglais ont une catégorie de jeunes criminels que l'on essaye de corriger par la peine du fouet. Les jeunes Anglais *fouettés* après condamnation judiciaire, de 1868 à 1894, ont passé du chiffre de 585 par an à celui de 3,192. Ainsi donc la chute de plus en plus fréquente de la jeunesse dans le vice ou le crime n'est pas exclusivement le "mal français," et il est injuste autant que déraisonnable de le rapporter, comme cause principale, à quelque loi française et à quelque innovation, scolaire ou autre, restreinte à la France. C'est un mal européen, le mal des civilisés de notre âge.

Ce triste phénomène est en corrélation intime avec quelques autres qui dérivent des mêmes causes générales, comme la dépopulation des campagnes, la pléthore des centres industriels, l'exaspération des convoitises par le progrès de la liberté individuelle, des lumières scientifiques, et des spectacles toujours plus nombreux des fortunes plus facilement acquises et des jouissances plus aisément abordables, enfin, l'abaissement de la natalité et le relâchement des liens de famille et de la discipline sociale.

Un troisième fait apporté par M. Bouzon, avocat à la cour de Paris, achève cette intéressante et importante démonstration, en disculpant l'école par une comparaison fort curieuse. Il faut distinguer, dit M. Bouzon — ce qu'on ne fait pas d'ordinaire — entre les enfants inscrits à l'école et ceux qui la fréquentent. Or, sur 250,000 enfants inscrits à Paris, il y en a 45,000 qui n'y sont pas assidus. Or, dans laquelle de ces deux catégories se recrute le personnel des maisons de correction ? Les registres de celles-ci nous

l'apprennent ; nous y voyons que les petits délinquants présentent une ignorance bien supérieure à celle des enfants honnêtes du même âge. 2 p. c. des garçons seulement possèdent à peu près l'enseignement primaire ; 36 p. c. sont complètement illettrés. Ainsi la criminalité des enfants est en sens inverse de leur assiduité à l'école, et il est prouvé que celle-ci, *quand ils la fréquentent*, les retient dans une mesure insuffisante peut-être, mais dans une certaine mesure, sur la pente de la perversité morale.

Enfin une dernière constatation va dans le même sens. La statistique des dernières années montre que la progression qui nous inquiète porte uniquement sur les jeunes gens de seize à vingt et un ans, c'est-à-dire échappés déjà de l'école primaire, et livrés sans contre-poids aux suggestions de la rue, de la presse immonde, de l'atelier et du cabaret. Quant aux mineurs de seize ans et au-dessous, la statistique révèle au contraire une diminution notable, si l'on ne remonte pas plus haut qu'en 1890. Cette amélioration heureuse s'applique aux délits les plus importants tels que le vol et l'escroquerie, tandis que les autres sont restés à peu près stationnaires. De 1889 à 1894, le nombre des prévenus garçons de moins de seize ans s'est abaissé de 4,080 à 3,532 et celui des filles de 728 à 620. Nous croyons que cette diminution s'accroîtra encore, lorsque les classes de garde instituées récemment par le Conseil municipal à Paris, pour retenir et surveiller les enfants dont les parents ouvriers ne peuvent s'occuper, se seront généralisées et feront sentir leur influence préservatrice. Quel argument dans cette dernière constatation pour organiser l'éducation des adolescents entre le moment où ils sortent de l'école et leur arrivée au régiment !

Quoi qu'il en soit, il est certain que ni directement ni indirectement l'école, aucune espèce d'école, n'a agi dans le sens du crime ; que l'on peut mesurer au contraire, son action relativement salutaire, à partir de l'âge où elle cesse de se faire sentir sur les jeunes gens, et dès lors tombent et doivent tomber toutes les accusations passionnées et toutes les déclamations que

l'on colporte trop facilement dans certains milieux contre nos écoles et contre nos instituteurs. S'ils ne font pas tout le bien que certains esprits superficiels et ignorant les difficultés de la tâche se plaisaient à escompter, il est certain qu'ils empêchent beaucoup de mal et que l'enseignement primaire, s'il n'est pas toujours une semence féconde de vertu, est un préservateur et un frein toujours efficace de l'honnêteté française. S'ensuit-il qu'il soit ce qu'il devrait être et donne tout ce qu'il pourrait donner ? Tel qu'il est constitué, est-il de nature à lutter puissamment pour le relèvement de la moralité publique et triompher des causes générales morbides et corruptrices qui la battent en brèche ou menacent de la dissoudre ? Ceci est une seconde question très différente de la première, plus délicate, plus difficile à résoudre.

UNIVERSITAIRE.

---

### SON MERITE

Il coûte peu, le BAUME RHUMAL 25c. la bouteille, il est agréable à prendre, il soulage rapidement les rhumes obstinés.

---

## L'IDEE LATINE

La guerre entre l'Espagne et les Etats-Unis a ouvert toutes les écluses au torrent des ignorances, des sottises et des idées générales en matière de politique extérieure. Calvinistes, protestants, luthériens, anglicans, intellectuels, Juifs et sectaires — on rencontre ces accouplements sur tous les terrains — tous, qui pour ceci, qui pour cela, reprennent les thèses fausses et les partis pris sur les *racés latines* et l'anglo-saxonisme.

Nous les entendons, à propos du conflit, parler à tort et à travers de cette prétendue supériorité de la race anglo-saxonne sur les *racés latines*.

Depuis que d'autres peuples, poussés par le mouvement général de la civilisation, ne sont élevés du quatrième au second ou au premier plan, depuis que les *racés latines*, pour employer la formule ethnographique, lasses quelque peu

d'un trop long enfantement, semblent se reposer dans la jouissance de glorieux services, leurs adversaires et les antilatins ont inventé cette fameuse théorie des races. C'est un argument pour la conspiration que le philosophisme et le protestantisme alliés ont mise en œuvre contre auteurs de notre civilisation moderne. L'histoire, dégagée enfin des échafaudages d'une science servile, nous démontre, en effet, que tous les malheurs ou tous les troubles dont les *racés latines*, et surtout la France, ont été victimes, sont des formes successives et variées de la guerre que le protestantisme individualiste, inféodé à tous les partis antinationaux, a entreprise contre l'antique conception de la société.

La théorie de la supériorité de l'anglo-saxonisme rentre dans cette tactique. Nous comprenons, à la rigueur, les raisons et les tendances de cette thèse. Ce qui est moins naturel, c'est la hardiesse impudente avec laquelle les adversaires du christianisme et de la France introduisent ce débat dans l'épisode sanglant qui passionne et épouvante le monde entier.

Les Américains ne sont pas une race : c'est un peuple. Renan — ce Paganini du néant était ça et là un merveilleux lecteur des âmes nationales — a démontré dans son étude définitive sur les races : *Qu'est-ce qu'une nation ?* que l'invasion de la science ethnographique dans le domaine si délicat de la politique générale, constituait à la fois un non-sens historique et une menace pour le cours normal d'une civilisation supérieure.

Si ce concept est vrai pour toute l'humanité, il est plus que vrai pour les Etats-Unis. Il n'y a peut-être pas un million d'Anglo-Saxons dans les grandes villes que dirigent la jeune et verdoyante démocratie. Boston et Baltimore sont restées les fiefs des premiers colons. Mais New-York, Cincinnati, San Francisco, Chicago etc., sont un creuset où toutes les races et tous les peuples, fusionnés pêle-mêle, forment le *subtractum* du peuple nouveau. Que vient faire la race anglo-saxonne, sur l'Espagne et les *racés latines* ?

La démocratie américaine est la puissante, poussée d'une civilisation en marche. Allemands

Irlandais, Canadiens. Italiens, Français, Polonais, Chinois, tous construisent, en improvisant, cette Maison nationale que l'on appelle les Etats-Unis. Ce qui fait le trait distinctif de ce peuple, ce n'est pas la qualité maîtresse de l'Anglo-Saxon, c'est l'extraordinaire vitalité, la personnalité débordante d'une civilisation qui a encore trop d'espace, pour arrêter l'élan d'un peuple libre.

Entre l'Anglais et l'Américain, les contrastes sont plus nombreux que les points de contact. Jonathan est jeune, gai, rieur, raisonneur, chauvin, audacieux, débordant. C'est un jeune poulain lancé dans l'immense prairie. Jonathan n'aime pas John Bull ; il éprouve pour lui le même éloignement que les Espagnols et les Italiens ont pour le Gaulois.

Les *racés latines* sont, au même titre, une fiction de l'esprit. Non seulement les Alpes et les Pyrénées séparent Madrid, Rome et Paris : un abîme éloigne l'Italien et l'Espagnol du Français. Cette communauté de civilisation, d'origine, de goût, de sentiment et de pensées, est née dans les laboratoires du classicisme à outrance ; elle n'a jamais existé ; elle n'existera jamais. Il y a entre un Prussien et un Gibelin plus de points de contact qu'entre un Gaulois et un Sulbalpin. Dans son journal, Gregovius a constaté l'irrésistible *Drang* de l'Allemand du Nord vers la "terre de grâce et de clarté." Il aurait pu ajouter que depuis Dante, Machiavel, Guichardin, jusqu'à Alfieri, Leopardi, Gino Capponi, Massimo d'Azeglio et Gioberti, tous les Gibelins ont eu la haine des Français.

Nous étions les barbares, même pour Pétrarque, le dernier survivant des *racés latines*. Quelle analogie de culture et de goût, sans parler des divergences de caractère, y a-t-il, par exemple, entre Machiavel et Froissart ou Philippe de Comines, entre Dante et Racine, entre Bossuet et Innocent III, Albéroni et Richelieu ? Ce sont là les dernières sources de l'irréductible antagonisme entre la politique française et l'orientation italienne.

Quand au bruit du canon de Solferino, nos naifs libéraux ou nos *littérateurs*, comme dit Alphonse Daudet dans son *Soutien de famille*, ont ciselé, avec un amour égal à l'aveuglement,

la doctrine néfaste des *racés latines*, de leur communauté d'origine, de race et d'idées, ils ont préparé, contre les droits de l'histoire et les intérêts de la patrie gauloise, la guerre de 1087 et le traité secret de la Triple Alliance. Il faut lire, pour comprendre ce phénomène de psychologie internationale, les chroniqueurs de jadis et les lettres des "patriotes" Italiens que d'inintelligents Gibelins se mettent à oublier. C'est partout la répulsion, l'envie âcre, avec l'amour pour le Prussien.

Voilà la trame, le secret passionnant de l'histoire d'Italie. Les Guelfes seuls nous sont restés fidèles, parce qu'au dessus de l'abîme qui sépare, l'harmonie et la collaboration se sont maintenues dans la région supérieure de l'idéalisme.

Que nos hommes d'Etat y prennent garde ! Que le jour où ils posent le pied sur le terrain de la politique étrangère, ils oublient et déchirent nos cahiers de rhétorique, où l'humanisme naïf et philosophique nous a inoculé l'art littéraire et l'insignifiance politique. Après Solferino, 1870 et la conclusion de la Triple Alliance, nous verrions, si nous ne modifions notre bagage intellectuel, de nouveaux malheureux pays.

L'Espagnol a gardé avec nous un seul point de contact, c'est l'Idéalisme de son peuple. Cruel, orgueilleux, moitié ibérique et moitié africain, Don Quichotte ne connaît pas l'élégante et gracieuse maisonnée gauloise. Ici encore, l'éloignement pour nous est une tradition de trois siècles, mais les malheurs de nos voisins ont jeté un voile sur leurs sentiments à notre égard. Canovas a été le type en relief de l'Anti-français.

Si l'intérêt fondamental de son pays n'avait pas arrêté l'élan de son cœur, l'Espagne serait depuis longtemps la servante de l'Allemagne. Et il n'est pas dit que nous ne verrons jamais cette monstruosité s'accomplir. Les menaces sybillines de M. Silvela ont ouvert d'étranges horizons sur la politique tortueuse de l'Escorial.

INTÉRIM.

*A suivre.*

## FEUILLETON

## DE TOUTE SON ÂME

PAR

RENÉ BAZIN

— J'étais aussi un peu associée dans les secours qu'il distribuait, non pas à de grandes ouvrières, à des vaillantes comme vous, mais aux plus petites de la mode, qui ne gagnent pas encore, ou qui sont malades, faibles, sans place, que sais-je ? Aujourd'hui que je puis mieux qu'autrefois et plus largement donner, mon brave Mourieux devient impotent. J'aurais bien souhaité quelqu'un de votre monde, qui ne fit pas peur, à qui on se confiât plus naturellement qu'à moi, et qui me dit : " Allez, il y a là-bas une misère qui veut bien être guérie." Car le monde est si divisé, mademoiselle, qu'il faut une permission, souvent, pour le plaindre. Croyez-vous que je trouverais ?

Henriette tendit sa main gantée et dit de sa voix claire :

— J'essayerai, madame.

— Vous n'aurez pas même besoin de venir chez moi. Du moins, je ne veux pas vous le demander, à vous qui avez qui avez peu de liberté. Écrivez-moi. Signalez-moi les misères que vous rencontrerez, les petites, les grandes, les œuvres mêmes qui sembleraient utiles à fonder. Je vous garderai le secret, et vous ferez de même pour moi, autant que vous le pourrez.

Henriette avait si bien pris confiance qu'elle osa parler de Marie. Elles tinrent conseil. Madame Lemarié finit par dire :

— Achetez-lui un petit mobilier, et laissez-lui croire que c'est vous qui l'avez payé. Elle le vendrait sans cela.

Même après qu'on eut parlé de Marie, Henriette ne prit pas congé tout de suite. Elle resta, retenue par une sensation exquise. Elle se sentait douce à regarder et entendre ; elle lisait, sur les traits de la vieille femme, le mot que les enfants, puis les femmes jeunes et aimées rencontrent partout autour d'eux : " Ne partez pas encore ! " Reflet de la vie heureuse dans les miroirs ternis !

Madame Lemarié songeait en même temps : " Comme elle a compris vite, celle-ci ! " Et, sans le savoir, conduite par la force mystérieuse qui enveloppe nos actes dans ses conseils plus grands,

elle offrait à cette enfant la plus inattendue comme la plus ignorée des compensations, la bénédiction des pauvres, et confiait le soin de distribuer l'aumône à des mains qui seraient, plus que d'autres, réparatrices.

## XVI

Était-ce une vie nouvelle qui s'ouvrait ? Nul ne peut dire qu'elle est la part du très lointain passé dans ce que nous appelons nouveau. Mais les deux mois qui suivirent furent parmi les plus doux qu'Henriette eût vécus jusque-là.

Elle usait discrètement du pouvoir qui lui en avait été donné. Il lui en coûtait de demander, même pour remettre à d'autres. Seulement, son instinct de pitié avait reçu une impulsion, et il n'est pas de sentiment qui preune plus d'empire sur la vie, quand un peu de liberté lui est accordé ; quand il est permis de dire : " Vous avez besoin ? Prenez. "

Le soir, après le souper, — ces soirs d'été qui se prolongent en nuits claires. — Henriette descendait plus volontiers la pente de l'Ermitage, et, dans l'invraisemblable amoncellement des cités ouvrières, les unes plus basses que la rue nouvelle, les autres plus élevées, montrant le moellon de leurs fondations et munies d'escaliers à rampes, elle rencontrait les groupes de buveurs d'air, la multitude qui respire mal le jour dans les ateliers et mal la nuit dans les chambres encombrées, et qui veille dehors jusqu'à ce que la brume mouille le bord des coiffes ou le poil des moustaches. Elle disait : " Comment vont les petits ? " ou bien : " Le travail a-t-il repris à l'usine Moulin ? Ne chômez-vous plus ? " ou bien : " Votre sœur est-elle accouchée, la Vivien ? Est-ce une fille ? Est-ce un garçon ? " Sa vraie aumône était celle de sa jeunesse bien mise et de sa bonne grâce. On la regardait sans défiance parce qu'elle était du peuple et du quartier ; avec plaisir parce qu'elle savait parler, sourire et s'habiller comme une dame. Avec elle on s'ouvrait. On l'appelait : " mademoiselle Henriette. " On oubliait son nom pour ne se souvenir que de son prénom, ce qui est un signe d'amitié. Presque partout, avec l'effroi tranquille d'une vierge qui sait, elle pénétrait dans l'abîme du trouble et du mal. Les colères, les querelles domestiques, les rivalités, les adultères, les ingratitude des enfants qui refusent d'assister les vieux, le mépris du riche et l'envie terrible de la richesse, les rancunes amassées de père en fils, et aussi le désespoir de la lutte trop longue et trop dure pour le pain, des âmes qui s'abandonnent et des corps

qui défaillent, elle voyait tout. L'universelle plainte la pénétrait.

Le monde lui apparaissait sous sa figure de souffrance. Elle n'avait d'autre remède à lui apporter que sa pitié, ses mains tendues, les mots qu'elle savait encore mal dire : " Espérez, oubliez, rapprochez-vous, demain sera meilleur : je souffre avec vous aujourd'hui. " Cependant, pour si peu, et elle s'en étonnait, il y avait d'immenses peines qui s'adouçissaient, des larmes qui s'arrêtaient de couler, et quelque chose comme une trêve qui survénait. Les âmes, en l'écoutant, songeaient : " Est-ce bien vrai qu'on peut espérer ? " Et ce simple doute les soulevait un peu, Il semblait à Henriette, parfois, qu'elle jetait des planches à des naufragés. Elle rentrait chez elle ces jours-là, dans la nuit déjà faite, le cœur si léger qu'elle se disait : " Je rajeunis donc ? J'ai envie de chanter. " L'oncle grondait : Voilà-t-il des heures pour se coucher ! Si je ne te connaissais pas, je croirais que tu as un amour en tête ! " Henriette le calmait, mais ne le démentait pas.

Le dimanche, elle se promenait, tantôt avec l'oncle, tantôt avec Marie. Mais elle ne manquait guère, vers l'heure où le soleil déclinant fait l'ombre égale à la hauteur des murs, de traverser l'avenue Sainte-Anne, qui couronne la butte, devant l'église. Elle y rencontrait, à l'abri des maisons basses ou des arbres à peu près sans feuilles qui poussent dans le rocher, presque tous ses amis du quartier, montés là comme des compagnies de perdreaux qui se poudrent. Les enfants jouaient par bandes. Les mères causaient par tout petits groupes, bien isolés, chacun ayant son ombre. La poussière qui s'élevait faisait aigrette sur la colline, et tordait sa pointe dans le vent de la Loire.

En même temps, la morte-saison dispersait les employées de madame Clémence. Plusieurs d'entre elles, à quelques jours d'intervalle, avaient dû prendre des vacances forcées, jusq'à la fin de septembre : Mathilde, Jeanne, Lucie, d'autres encore. La journée achevée, l'une d'elles était appelée par la patronne. Elle revenait quelques minutes après, les yeux rouges. De toute sa vaillance, et de tout son orgueil froissé elle se composait un maintien pour dire : " Au revoir, mesdemoiselles. C'est mon tour, ce soir. On me met en vacances. " Les intimes l'embrassaient, les autres lui serraient la main. Personne n'avait l'air de douter qu'on dût se revoir en octobre. Et cependant l'expérience leur avait appris que le caprice de la mode s'étend jusqu'aux engagements passés avec elles, et que elles qui partent avec une promesse ne revien-

nent pas toujours. Elles nouaient leur cravate elles descendaient un peu avant les autres l'escalier, et pour la première fois de l'année, ce soir-là, elles n'attendaient pas les camarades d'atelier pour répéter, au seuil de la porte : " Au revoir Irma ; au revoir, Reine ; au revoir Henriette. " Le chagrin les chassait vite, loin des privilégiées qui continueraient à travailler sans elles autour des tables vertes. L'apprentie serait le tabouret inutile dans le placard aux vêtements. Le lendemain matin, quelqu'une des arrivantes cherchait des yeux l'absente, se souvenait, soupirait et se taisait.

Heureusement, Marie Schwarz était restée, grâce à l'appui d'Henriette devenue puissante au point d'obtenir, pour sa protégée, un très léger relèvement de salaire. " Je le fais uniquement pour vous, avait dit madame Clémence, et c'est presque une injustice. " De telles faveurs portaient naturellement vers Henriette des sympathies que, jusq'à-là, la crainte de mademoiselle Augustine, la première, avait retenues. Reine, une après-midi, tout au bout de la table s'était penchée vers elle : " Mademoiselle Henriette, j'ai une confiance à vous faire. Je crois que je me marierai à l'automne. C'est très modeste. Mais je suis très aimée. Il est employé aux chemins de fer. Voulez-vous venir dimanche ? Je serais si heureuse, s'il vous plaisait ! Nous avons parlé de vous. " Irma lui avait dit de même, un jour qu'Henriette lui demandait : " Vous êtes lasse ? Vous toussiez ? — Moi ? je suis fichue. Il y a longtemps que je le sais. Quand je serai tout à fait malade, et que je n'aurai plus ma vie d'à présent, je vous ferai demander, vous, pour me consoler. Mais ce n'est pas très gai ce que je vous promets là. En attendant, ça vous amuserait-il de lire un conte de Daudet ? J'en ai lu un si joli, que je l'ai copié tout entier, parce que je ne pouvais pas garder le livre. Je vous apporterai mon cahier, dites ? "

Marie demeurait la même, hardie, ouvrière médiocre, sans vie morale d'aucune sorte, mais affectueuse et franche absolument. Elle avait dit en riant, dans une promenade du dimanche : " Tu sais, je crois que ton frère Antoine ne serait pas fâché de me faire la cour, mais je ne veux pas, tu comprends. Ça te ferait trop de peine. " Elles se tutoyaient depuis le jour où Marie avait été augmentée chez madame Clémence. Henriette n'avait essayé d'aucun discours inutile. Mais par une jolie inspiration de jeune fille et d'artiste, elle s'était hâtée d'embellir le chez-soi de cette pauvre. Elle savait que les murs trop laids conseillent mal. Et avec du

temps, l'aide discrète de madame Lemarié, et de prodiges d'économie. elle avait donné un air presque coquet à l'appartement de Marie. Tout était blanchi à neuf ; il y avait des rideaux aux fenêtres, une table neuve avec un tapis, et, sur les murailles, deux des paysages auxquels Henriette tenait tant, et qu'elle avait prêtés à son amie. " Tu me les rendras quand tu seras riche, Marie ! "

L'âme épanouie est tout de suite créatrice. Elle trouvait des modèles nouveaux, d'une grâce telle que madame Clémence disait, en les posant elle-même sur les hau's champignons noirs, dans la salle d'exposition : " Je connais ça : c'est la floraison. Elles ont toutes un moment où elles ressemblent à des fées. Ça dure trois mois, six mois, et ça ne revient jamais. "

Cette année-là, les jeunes femmes et les jeunes filles qui portèrent les chapeaux imaginés par Henriette, furent toutes complimentées sur leur bon goût. Elles eurent un succès de toilette aux casinos des grandes plages, aux courses, aux premières réunions de chasse. Elles ne songèrent pas à l'artiste inconnue, qui n'avait pas signé son œuvre, mais qui avait enfermé, pour elles, dans l'agencement de ces fleurs, de ces dentelles, de ces rubans, de toutes ces choses légères et incapables de durée, une pensée d'art véritable. un de ces moments divins où l'esprit, sous mille formes, crée à sa ressemblance. Riches, riches de la terre, si vous saviez toutes les heures tristes et toutes les idées charmantes que vous portez !

Le matin, presque chaque jour, Etienne passait dans son bateau, faisait un coude sur la Loire, et gagnait le port de Trentemoult. Henriette s'accoudait à la rampe de son balcon, sous le laurier qui avait des boutons prêts à éclater. Elle regardait, songeuse et toujours un peu pâle, le grand batelier de la Loire, qui, lui non plus, ne voulait pas sortir de son rêve silencieux. Deux fois seulement, comme la lumière était fine et sans brume sur le fleuve, et qu'ils se voyaient jusqu'à distinguer chacun les traits de l'autre, il avait, au sommet de ses paniers d'herbes, pris un bouquet tout frais, et l'avait lancé en l'air. Une petite boule couleur d'arc-en-ciel était montée du côté des roches de Sainte-Anne, puis s'était abimée dans le courant, et, à demi submergée, à demi-portée sur l'eau, avait descendu la Loire.

## XVII

Avec les premières pluies de septembre, les acacias de la rue de l'Ermitage avaient perdu

jusqu'à la moindre tache de vert. Leurs feuilles à double sang pendaient, aussi jaunes que des dattes. On parlait, entre employées, de celles qui rentreraient à la fin du mois. Les matiées et les soirées étaient froides. Les manteaux et les jaquettes de l'an passé, avec un col neuf, ou une garniture de passementerie nouvelle, commençaient à réapparaître dans le placard du travail de madame Clémence ; mais les orages qui suivent volontiers la vallée de la Loire rendaient étouffante la chaleur du jour. Une après-midi, Henriette, lasse de l'effort de tout l'été, se sentait presque à bout. Au-dessus des vitres dépolies de l'atelier, on voyait des nuages de ouate grise, avec des abords de soleil ardent qui remuaient seuls, d'un mouvement continu de repliement, tandis que la masse semblait inerte dans le paysage du ciel. Henriette l'active, Henriette l'inventive, laissait errer ses yeux, de la fenêtre aux roses bleues défrachies des murs. Elle était renversée en arrière, appuyée au dossier de sa chaise, les mains vides, abandonnées sur la table. Ses cheveux lui pesaient comme s'ils avaient été d'or frisé. Elle s'endormit.

Madame Clémence entra sur la pointe des pieds. Elle dit assez sèchement :

— Mademoiselle Henriette, j'ai à vous parler ; venez, je vous prie.

La première, mademoiselle Augustine, qui ne pouvait souffrir Henriette depuis quelques mois, et qui dépérissait de jalousie, se mit à rire, en cachant son visage dans ses mains. On ne voyait plus que son front dégarni, et l'extrémité de ses joues grassouillettes et couperosées, plissées en bourrelets. Henriette confuse, se leva sans mot dire, et suivit la patronne dans le cabinet voisin. Le ton changea aussitôt.

— Mon enfant, dit madame Clémence, je vais vous annoncer une nouvelle qui vous fera plaisir. A partir de demain, vous êtes première. Vous voici en plein talent. Ces demoiselles vous aiment. J'ai toute confiance en vous.

Henriette avait pâli sous le coup de l'émotion. Ses paupières s'étaient abaissées. Elle les releva lentement, et remercia. Mais, presque aussitôt, par un retour naturel à son esprit, elle demanda :

— Qu'est-ce que va devenir mademoiselle Augustine, alors ?

— Je me sépare d'elle, naturellement.

— Le sait-elle ?

— Elle s'en doute.

Et, voyant que, malgré le peu de sympathie que les deux ouvrières avaient l'une pour l'autre

la nouvelle première était impressionnée par le départ de l'ancienne :

— Que voulez-vous ? mademoiselle Henriette, elle est usée... Je n'y puis rien... Pour vous je vous réserve encore une autre mission de confiance. Vous allez prendre le train, après-demain pour Paris, afin de préparer ma saison d'hiver et d'acheter nos modèles. Je suis trop souffrante en ce moment pour le faire moi-même. Nous en causerons demain matin.

Madame Clémence s'interrompit, le temps de s'assurer, d'un geste coquet de la main, quelques tourbillons blancs de sa coiffure de maquise qui ne s'étaient cependant pas déplacés, et elle reprit, avec le sourire qu'elle réservait aux grandes clientes :

— Pour l'instant, mademoiselle Henriette, je vous trouve un peu énervée, un peu émue. Nous n'avons personne au salon. Allez vous y reposer. Emportez une forme et, si l'idée vous vient, composez-nous un chef-d'œuvre de plus.

En réalité, elle voulait éviter à Henriette une rencontre, et peut-être une scène pénible.

La jeune fille le comprit. Elle entra dans le salon de peluche bleue, toute seule, sans bruit, les pieds glissant sur la laine épaisse, et aussitôt quatre Henriettes heureuses lui apparurent dans les glaces encadrées de feuillages. Elle était jolie, cette Henriette-là, dans sa première heure de souveraineté. Elle reconnaissait son bonheur comme une beauté distincte d'elle-même, comme un diamant qu'elle aurait mis. Il était dans son regard, il était dans sa royale couronne blonde, au coin de ses lèvres à peine nuancées, et qui avaient le don de bouches florentines de sourire au repos, et dans le port de sa tête que la fatigue n'alourdisait plus. Elle s'était assise dans un angle. Par le plafond de verre dépoli, la lumière descendait, et glissait, et caressait les choses sans marquer les reliefs. Henriette, dans ce décor de richesse et dans le silence, sentait grandir en elle sa joie étonnée.

Et, comme les filles de sa condition ne sont pas faites pour de longs rêves inactifs, bientôt je sien prit la forme d'une idée de mode ; elle saisit une à une quatre roses de soie, une aigrette en marabout, deux perles blondes entourées de brillants, quatre feuilles vertes tachées de roux, et, courbant les tiges, orientant les feuilles, pliant d'un seul point de fil les surfaces de tulle qu'elle modelait, elle se mit à son œuvre journalière. La grâce était revenue. En moins d'une heure, tout était presque achevé.

— Ah ! pensa-t-elle, c'est aussi madame Clé-

mence qui va être contente ! Comme c'est facile, quand on est heureuse !

Le frôlement d'un bourrelet sur le tapis la fit se redresser. A quelques mètres de la porte, mademoiselle Augustine était debout, reflétée, elle aussi, quatre fois par les glaces du salon, l'air à demi égaré, portant sur le bras sa jaquette et à la main un petit nécessaire de travail. Elle s'en allait, usée, ayant donné toute sa jeunesse à la mode, sans métier maintenant, à l'âge où l'on n'apprend plus. Quelques pas et quelques secondes encore et elle disparaîtrait, elle serait en proie à l'inconnu formidable de la vie. Elle aperçut Henriette. Ses yeux, méchants comme ceux d'une bête traquée, rencontrèrent le regard de l'autre, tout plein de songes heureux.

— Pardon, mademoiselle... je venais voir... une dernière fois...

Henriette s'était avancée jusqu'auprès de la porte. Elles tendait ses deux mains laborieuses, piquées par l'aiguille, éraflées par le frôlement du laiton ; elle les tendait, dans un mouvement de fraternité ouvrière, mais aussi comme sa justification et l'explication unique. " Nous avons jeûné si durement, disaient les doigts allongés, transparents dans la lumière ; voyez, le sang qui court dans nos veines est appauvri, nous sommes blessés et déjà las. " Les yeux, entre deux cils blonds, disait aussi : " Ne m'en veuillez pas je suis si heureuse. Il fallait vivre. Je n'ai rien fait contre vous. Si je n'ai pas pu vous aimer, je vous plains au moins, vous qui entrez dans la grande nuit. "

L'autre hésita. La folie du malheur la hantait déjà. La pauvre fille, relevant la tête d'un geste qu'elle croyait fier, laissa tomber sur Henriette un regard méprisant qui s'adressait moins à la personne qu'à la jeunesse, au talent, à la chance de celles qui arrivent, à tout ce qui l'avait quittée elle-même. Puis le cercle rouge des paupières se mouilla. Mademoiselle Augustine avança le bras le moins qu'elle put.

Elles se donnèrent la main, et se quittèrent sans un mot.

.....

Sept heures du soir, chez le vieux Madiot. Henriette rentrait plus tôt que d'habitude. Le bonhomme, penché sur le fourneau, et remuant, de sa main malhabile, une bouillie qui cuisait, entendit gémir les marches de l'escalier, qui se plaignaient toutes ensemble, dès qu'il mettait le pied sur l'une d'elles.

*A suivre*

# LE SUN

## Compagnie d'Assurance sur la Vie du Canada

SIEGE SOCIAL, MONTREAL.

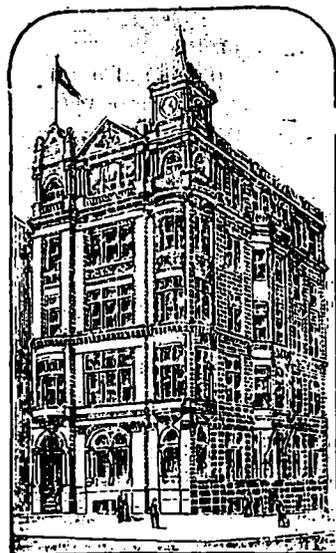
ROBERTSON MACAULAY, Président.

Hon. A. W. OGILVIE, Vice-Président.

T. B. MACAULAY, Secrétaire.

IRA B. THAYER, Sur'n't des Agences.

G. F. JOHNSTON, Assistant-Surintendant des Agences



L'année 1897 a, jusqu'à maintenant été plus satisfaisante encore que 1896. Elle montrera sans aucun doute augmentation tout à fait anormale. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. La police sans condition et son habile et prudente direction ont fait leur œuvre.

### — UNE AUTRE RAISON —

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui a introduit la police sans condition ce qui a pendant de longues années été une des principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis ce jour, fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurance d'un porteur de police ne peut être annulé sans motif et après avoir été deux ans en vigueur être annulé aussi longtemps que sa réserve est assez élevée pour acquiescer à une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable à volonté.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER CE SYSTEME

Capital assuré au 31 décembre 1891.....	\$38,196,800	08
Capital au 31 décembre 1899.....	6,388,142	6
Revenu pour 1896.....	1,886,258	0

O. LEGER

Gérant Département Français pour la ville et le District de Montréal

## PAS UN JOUR DE MALADIE Depuis Trente Ans RÉSULTAT DE L'USAGE DES PILULES D'AYER

"Depuis plus de trente ans, les Pilules d'Ayer m'ont conservé la santé, n'ayant jamais été malade pendant tout ce temps. Avant l'âge de vingt ans, je souffrais presque constamment—cela provenant de constipation—de dyspepsie, de maux de tête, de névralgie, de clous et d'autres éruptions. Quand je fus



convaincu que les neuf dixièmes de mes affections provenaient de la constipation, je commençai l'usage des Pilules d'Ayer qui amenèrent les résultats les plus satisfaisants, n'ayant jamais eu une seule maladie qui ait résisté à ce remède. Ma femme qui avait été malade pendant des années prit aussi les Pilules d'Ayer et elle revint promptement à la santé. Les Pilules d'Ayer, prises à temps, empêchent tout danger de maladie."—HENRY WETTSTEIN, Byron, Ill.

## Les Pilules d'Ayer

Les plus hautes Récompenses à l'Exposition de Chicago.

50 YEARS' EXPERIENCE

# PATENTS

TRADE MARKS  
DESIGNS  
COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

## Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers. MUNN & Co., 361 Broadway, New York. Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.